

**Compte-rendu de lecture : "Maxime Boucher, La nuit
carcérale. Souffrir et éviter la souffrance en prison. Le
cas français (1944-1981), The Books Éditions, Lille,
septembre 2001, 506 p."**

Pascal Bousseyrroux

► **To cite this version:**

Pascal Bousseyrroux. Compte-rendu de lecture : "Maxime Boucher, La nuit carcérale. Souffrir et éviter la souffrance en prison. Le cas français (1944-1981), The Books Éditions, Lille, septembre 2001, 506 p.". Encyclo. Revue de l'école doctorale ED 382, Université Sorbonne Paris Cité, 2012, p.139-142. <hal-00719089>

HAL Id: hal-00719089

<https://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/hal-00719089>

Submitted on 27 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Encyclo

Revue de l'école doctorale ED 382

Économies

Pensée critique

Espaces

Politique

Sociétés

Pratiques sociales

Civilisations

PASCAL BOUSSEYROUX*

MAXIME BOUCHER, *LA NUIT CARCÉRALE. SOUFFRIR ET ÉVITER LA SOUFFRANCE EN PRISON. LE CAS FRANÇAIS (1944-1981)*, THE BOOKS ÉDITIONS, LILLE, SEPTEMBRE 2001, 506 P.

Lorsque la publication du prochain rapport de l'observatoire des prisons fera, comme chaque année, resurgir le débat sur l'état du système carcéral français, il faudra se reporter au livre de Maxime Boucher sur *la nuit carcérale*, issu d'une thèse d'Histoire élaborée sous la direction du professeur André Gueslin (Paris Diderot - Paris 7). Le titre est à lui seul expressif car, comme le rappelle l'auteur, les surveillants disposaient du pouvoir de plonger dans l'obscurité ou d'imposer la lumière aux prisonniers, quand le commutateur électrique était placé hors des cellules (p. 50).

La démarche de Maxime Boucher est d'emblée précisée par le sous-titre de son travail, qui concerne la période 1944-1981, deux bornes-témoins claires, et qui autorisent le recul de la distance. Elle se focalise sur les notions de souffrance et de stratégie, l'une appelant l'autre, selon un processus dialectique partant de la « souffrance pure » pour aller de la « souffrance stratégique » à la stratégie de souffrance, appréhendée en termes de stratégie pure (p. 282). Cette problématique s'appuie sur le concept de « souffrance sociale » mis en avant par l'historien Frédéric Chauvaud dans un récent colloque universitaire explicitement mentionné au début du livre. La formule conjoint le personnel et collectif qui se condensent dans le corps du détenu, seule réalité tangible d'une personne broyée dans son identité individuelle et sociale.

Sur la base de ces prémices, la réflexion de l'auteur s'organise en trois étapes. Dans un premier temps, il donne à voir la condition carcérale, dans un triptyque associant les douleurs, les carences et les violences subies par les prisonniers. Ils vivent dans un univers qui semble figé depuis le XIX^e siècle, et que l'auteur décrit avec une grande précision, n'hésitant pas à aborder les aspects les plus sordides de la vie en centre de détention. La surpopulation, la promiscuité, le froid glacial ou la chaleur étouffante, le bruit ou le silence, les odeurs fétides, la « castration sexuelle » et ses pratiques de substitution, les douches, lieu de règlements de comptes entre écroués... tout cela constitue un véritable « choc carcéral » qui s'ajoute à la

* Université Paris Diderot - Paris 7
Laboratoire « Identites-Cultures-Territoires » (EA 337)

privation de liberté. Le bilan est sans appel aux yeux de l'auteur : l'existence en prison ne cesse de se dégrader, transformant le détenu en exclu, bien que se développe un discours humanitaire sur fond de souvenir de l'horreur des camps nazis. Pour Maxime Boucher, l'une des justifications de ce paradoxe réside dans la spécificité des détentions à caractère politique, consécutives à la guerre d'Algérie et au terrorisme de l'OAS.

On arrive alors au second temps de l'ouvrage, consacré aux efforts d'humanisation de la prison tentés par les pouvoirs publics. La grande réforme de la Libération, lancée par Paul Amor, ancien Résistant et directeur de l'administration pénitentiaire, apporte des progrès réels : formation du personnel, amélioration de l'alimentation, limitation du recours au mitard. Viendront plus tard les créations de centres médico-psychologiques régionaux et de prisons-écoles. Mais l'élan retombe et même la réforme de Valéry Giscard d'Estaing en 1975, très critiquée par l'auteur, n'introduit que des changements superficiels. Sur un autre plan, l'ouverture à Fresnes, en 1950, d'un centre national d'orientation inspiré du modèle belge, permet de classer les détenus en fonction de critères judiciaires, psychiatriques et psycho-techniques, afin d'offrir des perspectives de réinsertion sociale. Là encore l'expérience tourne court, faute de financements et de cohérence. Trois raisons principales expliquent l'impuissance de l'action réformatrice : le manque de volonté politique face à un personnel pénitentiaire rétif, l'indifférence d'une opinion inclinant – depuis longtemps – au « tout sécuritaire », hormis quelques sursauts d'indignation face à la médiatisation ponctuelle d'épisodes dramatiques ; le manque de moyens financiers, attesté par l'évolution à la baisse des budgets pénitentiaires du Ministère de la Justice.

L'auteur peut aborder dans un troisième temps l'analyse des « stratégies » d'échappatoire que sont la mortification et l'automutilation, la mutinerie, l'évasion, – dont le fameux Jacques Mesrine est le « roi », sinon le « héros » –, sans oublier le suicide. Maxime Boucher étend la gamme des schémas classiques en partant à nouveau du corps. Il évoque l'oubli de soi qui se dissout dans un anonymat absolu, jusqu'à une mort qui surprend tout le monde face à « ce jamais vu, [qui] était le sujet » (p. 258), le recours au tatouage, interprété en termes foucauldien comme un panoptique corporel. L'auto-mutilation inspire un chapitre fascinant, où on découvre la diversité des formes que recouvre cette pratique, conduisant à des comportements inouïs, comme l'ingestion d'une... fourchette ! Quant aux mutineries des années 1970, l'auteur relativise leur corrélation avec le célèbre groupe d'information sur les prisons (GIP) et ses non moins célèbres porte-paroles, Michel Foucault et Pierre Vidal-Naquet, qui ont joué un indiscutable rôle de sensibilisation de l'opinion publique. L'embrasement de 1974, qualifié de « mai 68 des prisons » (p. 368), s'explique surtout par la recrudescence de l'intolérance aux brimades et survient alors que le GIP se trouve en perte de vitesse.

On le voit, la force de cet ouvrage réside dans son projet d'une anthropologie historique de la condition carcérale de 1945 à nos jours. Il

prend place dans une vaste historiographie qui, surplombée par les théories de Michel Foucault, court de Jacques-Guy Petit pour la prison pénale du XIX^e siècle, à Robert Badinter et Michelle Perrot pour le premier XX^e siècle, jusqu'à Jean-Claude Vimont, spécialiste de l'après 45, souvent cité. L'auteur emprunte également les chemins d'une histoire du sensible chère à Alain Corbin et d'une histoire de l'infirmité développée par Henri-Jacques Stiker, pour combiner histoire des corps et psycho-histoire. Maxime Boucher parvient à défricher un nouveau terrain d'investigation en échappant aux seuls déterminismes sociologiques. Chaque comportement fait cependant l'objet d'une sociologie affinée, le cas échéant à l'encontre des idées-reçues, quand l'ouvrage souligne la plus forte proportion de suicides chez les prévenus et non chez les condamnés plus anciens (p. 464).

Le caractère limité des sources accessibles, tributaires des délais légaux, n'en rend que plus remarquable le dessein de l'auteur. Il réussit à mobiliser la documentation disponible, qui se révèle considérable et diversifiée : statistiques officielles, budgets ministériels, archives publiques, fonds d'institutions, pièces du musée national des prisons de Fontainebleau, presse nationale, etc. Maxime Boucher accorde en outre une place importante à la littérature carcérale, dont on présentait l'existence grâce aux fortes œuvres de Jean Genet ou d'Albertine Sarrazin, mais dont on ne soupçonnait guère l'abondance ni l'intensité. C'est pourquoi les textes sélectionnés pour illustrer le propos s'avèrent saisissants.

Une fois refermé ce livre passionnant, illustré par plusieurs photographies originales, on a le sentiment d'avoir franchi un double obstacle. Tout d'abord, l'absence de repères préalables désoriente un peu le lecteur qui doit se familiariser chemin faisant avec un vocabulaire spécifique. Ensuite, celui d'une édition austère et d'une écriture qui évite le dolorisme en adoptant une sobriété confinante à la rugosité, au prix de quelques flottements de style.

En dehors de tout angélisme, une interrogation lancinante subsiste : n'y-a-t-il donc place, pour le captif, que pour la souffrance et le face-à-face avec elle ? La nuit est-elle si noire ou bien des lueurs éclairent-elles l'obscurité carcérale, sans doute variable d'un centre d'arrêt à l'autre ? L'administration pénitentiaire apparaît souvent de façon unilatérale et homogène, rendant vains les choix réformateurs. Mais la conception humaniste de la prison est-elle vraiment explicite ? Un Edmond Michelet qui a connu l'épreuve de la déportation et qui a été, de 1959 à 1961, un Gardien des Sceaux répressif, n'hésite pas à avouer « une secrète connivence avec celui qui porte les menottes¹ ». En instaurant un statut de détenu semi-politique au bénéfice des rebelles algériens, il atténue la rudesse de leur sort, même si ce point est controversé.

¹ Cité par G. Mouralis, « Le ministre de la Justice 1959-1961 », dans *Edmond Michelet homme d'État*, Fraternité Edmond Michelet, Brive, 2000, p. 145.

Par ailleurs, n'a-t-on pas tenté de donner une dimension plus positive à l'enfermement, parmi les assistantes sociales, les avocats, les médecins, les visiteurs de prison ? Il faut signaler des essais d'éducation populaire initiés avec l'accord du Ministère de la Justice, ou encore des formes d'apostolat. Quid encore de la capacité de « résilience », pour reprendre un mot à la mode, chez les prisonniers ? Enfin, puisque le regard de la société sur la prison est un facteur puissant, voire exclusif, d'évolution, l'impact du tournant des années 1970 mérite une attention particulière. Si le monde des prisons est demeuré à l'écart de l'agitation soixante-huitarde, la crispation sécuritaire généralisée des pouvoirs publics qui a suivi a-t-elle rendu les responsables des prisons encore plus imperméables aux protestations croissantes des enfermés ?

Ces questions montrent la puissance stimulante du livre de Maxime Boucher. Il invite à la réflexion pour prolonger une lecture qui interroge la relation de la société française contemporaine à la prison, à sa finalité par-delà sa réalité.

Encyclo

Revue de l'école doctorale ED 382

Etienne TASSIN

Éditorial

POUVOIRS

Manuel CERVERA-MARZAL

Le pouvoir des sans pouvoir

Diego PAREDES GOICOCHEA

Innovation et fondation

FIGURES

Émilie BALLON

L'affaire de la calandre de Tours (XVIII^e-XIX^e siècles)

Élodie JAUNEAU

Les femmes dans l'armée française pendant les guerres (XIX^e-XX^e siècles)

DISCOURS

Carolina MARTINEZ

André Thevet et Jean de Léry

Anders FJELD

De l'utopie marxienne comme trace de vérité à la dévictimisation du prolétariat chez Rancière

Pascal BOUSSEYROUX

Edmond Michelet et la gauche

RÉSUMÉ DE THÈSE

Isabelle BRETTHAUER

Des hommes, des écrits, des pratiques, systèmes de production et marchés de l'acte écrit aux confins de la Normandie et du Maine à la fin du Moyen Âge (2011)

